Document generated on 07/15/2025 3:26 p.m.

Contre-jour
Cahiers littéraires

Neuf poèmes inédits en français

Carlos Drummond de Andrade

Number 4, Summer 2004

Jean-Marc Fréchette

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2261ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)
1920-8812 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Drummond de Andrade, C. (2004). Neuf poèmes inédits en français. *Contre-jour*, (4), 7–21.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Neuf poèmes inédits en français

Carlos Drummond de Andrade

Traduits du portugais par Maria doCarmo Campos et Michel Peterson

CONFIDENCIA DO ITABIRANO

Alguns anos vivi em Itabira.
Principalmente nasci em Itabira.
Por isso sou triste, orgulhoso : de ferro.
Noventa por cento de ferro nas calçadas.
Oitenta por cento de ferro nas almas.
E esse alheamento do que na vida é porosidade e comunicação.

A vontade de amar, que me paralisa o trabalho,
vem de Itabira, de suas noites brancas, sem mulheres et sem horizontes.
E o hábito de sofrer, que tanto me diverte
é doce herança itabirana.

De Itabira trouxe prendas diversas que ora te ofereço :
este São Benedito do velho santeiro Alfredo Duval;
este couro de anta, estendido no sofá sa sala de visitas;
este orgulho, esta cabeça baixa...
Tive ouro, tive gado, tive fazendas.
Hoje sou funcionário público.
Itabira é apenas uma fotografia na parede.
Mas como dói!

CONFIDENCE DE L'ITABIROIS

J'ai vécu quelques années à Itabira.
Avant tout je suis né à Itabira.
Aussi suis-je triste, orgueilleux : de fer
Quatre-vingt-dix pour cent de fer sur les trottoirs.
Quatre-vingt pour cent de fer dans les âmes.
Et cet éloignement de tout ce qui dans la vie est porosité
et communication.

L'envie d'aimer, qui paralyse mon travail,
vient d'Itabira, de ses nuits blanches, sans femmes
et sans horizons.
Et l'habitude de souffrir, qui me divertit tant,
est un doux héritage itabirien.

D'Itabira, j'ai apporté quelques cadeaux que je t'offre ici :
ce saint Benoît du vieil imagier Alfredo Duval ;
ce cuir de tapir, étendu sur le sofa du salon ;
cet orgueil, cette tête basse...

J'ai eu de l'or, j'ai eu du bétail, j'ai eu des *fazendas*.
Aujourd'hui je suis fonctionnaire public.
Itabira n'est qu'une photographie sur le mur.
Mais quelle douleur !

Tiré de *Sentiment du monde*
(*Sentimento do mundo*, 1940)

OS MORTOS DE SOBRECASACA

Havia a um canto da sala um álbum de fotografias intoleráveis,
alto de muitos metros e velho de infinitos minutos,
em que todos se debruçavam
na alegria de zombar dos mortos de sobrecasaca.

Um verme principiou a roer as sobrecasacas indiferentes
e roeu as páginas, as dedicatórias e mesmo a poeira dos retratos.
Só não roeu o imortal soluço de vida que rebentava
que rebentava daquelas páginas.

LES MORTS EN REDINGOTE

Il y avait dans un coin de la pièce un album de photographies intolérables,
haut de plusieurs mètres et vieux de minutes infinies,
où tous se penchaient
dans la joie de se moquer des morts en redingote.

Un ver a commencé à ronger les redingotes indifférentes
et à ronger les pages, les dédicaces et même la poussière des portraits.
La seule chose qu'il n'a pas rongée c'est l'immortel sanglot de vie
qui sourdait
qui sourdait de ces pages-là.

Tiré de *Sentiment du monde*
(*Sentimento do mundo*, 1940)

CANTO ESPONJOSO

Bela
esta manhã sem carência de mito,
e mel sorvido sem blasfêmia.

Bela
esta manhã ou outra possível,
esta vida ou outra invenção,
sem, na sombra, fantasmas.

Umidade de areia adere ao pé.
Engulo o mar, que me engole.
Valvas, curvos pensamentos, matizes da luz
azul
completa
sobre formas constituídas.

Bela
a passagem do corpo, sua fusão
no corpo geral do mundo.

Vontade de cantar. Mas tão absoluta
que me calo, repleto.

CHANT SPONGIEUX

Beau
ce matin sans carence de mythe,
et du miel absorbé sans blasphème.

Beau
ce matin ou un autre possible,
cette vie ou une autre invention,
sans fantômes, dans l'ombre.

L'humidité du sable adhère au pied.
J'avale la mer, qui m'avale.
Valves, pensées courbes, nuances de lumière
bleue
complète
sur des formes constituées.

Beau
le passage du corps, sa fusion
au corps général du monde.

Envie de chanter. Mais si absolue
que je me tais, assouvi.

Tiré de *Nouveaux poèmes*
(*Novos poemas*, 1948)

UM BOI VÊ OS HOMENS

Tão delicados (mais que um arbusto) e correm
e correm de um para outro lado, sempre esquecidos
de alguma coisa. Certamente, falta-lhes
não sei que atributo essencial, posto se apresentem nobres
e graves, por vezes. Ah, espantosamente graves,
até sinistros. Coitados, dir-se-ia não escutam
nem o canto do ar nem os segredos do feno,
como tanbém parecem não enxergar o que é visível
e comum a cada um de nós, no espaço. E ficam tristes
e no rasto da tristeza chegam à crueldade.
Toda a expressão deles mora nos olhos — e perde-se
a um simples baixar de cílios, a uma sombra.
Nada nos pêlos, nos extremos de inconcebível fragilidade,
e como neles há pouca montanha,
e que secura e que reentrâncias e que
impossibilidade de se organizarem em formas calmas,
permanentes e necessárias. Têm, talvez.
certa graça melancólica (um minuto) e com isto se fazem
perdoar a agitação incômoda e o translúcido
vazio interior que os torna tão pobres e carecidos
de emitir sons absurdos e agônicos : desejo, amor, ciúme
(que sabemos nós?), sons que se despedaçam e tombam no campo
como pedras aflitas e queimam a erva e a água,
e dificil, depois disto, é ruminarmos nossa verdade.

UN BŒUF VOIT LES HOMMES

Si délicats (plus qu'un arbuste) et ils courent
et courent d'un côté à l'autre, toujours oublieux
de quelque chose. Certainement, il leur manque
je ne sais quel attribut essentiel, quoiqu'ils se présentent nobles
et graves, parfois. Ah, épouvantablement graves,
et même sinistres. Malheureux, on dirait qu'ils n'entendent
ni le chant de l'air ni le secret du foin,
comme ils semblent aussi ne pas apercevoir ce qui est visible
et commun à chacun de nous, dans l'espace. Et ils s'attristent
et dans la trace de la tristesse ils parviennent à la cruauté.
Toute leur expression habite les yeux — et se perd
dans un simple battement de cils, dans une ombre.
Rien dans les poils, dans les extrêmes d'une inconcevable fragilité,
et comme il y a chez eux peu de montagnes,
et quelle sécheresse et quels creux et quelle
impossibilité de s'organiser en formes calmes,
permanentes et nécessaires. Ils ont, peut-être,
une certaine grâce mélancolique (une minute) et avec ceci ils se font
pardonner l'agitation incommode et le translucide
vide intérieur qui les rend si pauvres et les oblige
à émettre des sons absurdes et agoniques : désir, amour, jalousie
(que savons-nous ?), sons qui se morcellent et tombent dans le champ
comme des pierres affligées et brûlent l'herbe et l'eau,
et il nous est difficile, après cela, de ruminer notre vérité.

Tiré de *Claire énigme*
(*Claro enigmo*, 1951)

O BOLO

Na mesa interminável comíamos o bolo
interminável
e de súbito o bolo nos comeu.
Vimo-nos mastigados, deglutidos
pela boca de esponja.

No interior da massa não sabemos
o que nos acontece mas lá fora
o bolo interminável
na interminável mesa a que preside
sente falta de nós
gula saudosa.

LE GÂTEAU

À la table interminable nous mangions le gâteau
interminable
et soudain le gâteau nous a mangés.
Nous nous sommes vus mastiqués, déglutis
par la bouche d'éponge.

À l'intérieur de la pâte nous ne savons pas
ce qui nous arrive mais au dehors
le gâteau interminable
sur l'interminable table qu'il préside
s'ennuie de nous
        nostalgique gourmandise.

Tiré de *Leçons de choses*
(*Lições de coisas*, 1962)

CERAMICA

Os cacos da vida, colados, formam uma estranha xícara.
Sem uso,
ela nos espia do aparador.

CÉRAMIQUE

Les tessons de la vie, collés, forment une tasse bizarre.
Sans usage
elle nous épie du buffet.

Tiré de *Leçons de choses*
(*Lições de coisas*, 1962)

DESCOBERTA

O dente morde a fruta envenenada
a fruta morde o dente envenenado
o veneno morde a fruta e morde o dente
o dente, se mordendo, já descrobre
a polpa deliciosíssima do nada.

DÉCOUVERTE

La dent mord le fruit envenimé
le fruit mord la dent envenimée
le venin mord le fruit et mord la dent
la dent, en se mordant, découvre déjà
la pulpe délicieusissime du néant.

Tiré de *Leçons de choses*
(*Lições de coisas*, 1962)

COTA ZERO

Stop.
A vida parou
ou foi o automóvel?

COTE ZÉRO

Stop.
La vie s'est arrêtée
ou était-ce l'automobile ?

Tiré de *Quelque poésie*
(*Alguma poesia*, 1930)

FLOR EXPERIENTE

Uma flor matizada
entreabre-se em meus dedos.
Já sou terra estrumada
— é um de meus segredos.

Careceu vida lenta
e mais que lenta, peca,
para a cor que ornamenta
esta epiderme seca.

Assino-me no cálice
de estrias fraternais.
O pensamento cale-se.
É jardim, nada mais.

FLEUR SAVANTE

Une fleur nuancée
dans mes doigts est éclose.
Je suis terre engraissée
— c'est ma secrète cause.

N'advint que de vie lente
et plus que lente, étiolée,
la couleur dont s'ornemente
cette épiderme séchée.

Je signe sur le calice
aux fraternelles rainures.
Que la pensée ne bruisse.
C'est du jardin, forme pure.

Tiré de *Corpo*
(*Corpo*, 1984)